

PRÉFACE

Je suis très honoré de devoir préfacer ce premier livre d'Alexis Gorgues. Je fréquente en effet ce jeune chercheur depuis une dizaine d'années. J'ai suivi de près la fin de ses études supérieures, de sa maîtrise - qui le vit s'intéresser au mobilier céramique du grand centre sidérurgique romain des Martys (Aude), dans la Montagne Noire - à sa thèse, d'où est issu le présent ouvrage. Ce dernier renferme, désormais bien conceptualisées, des idées qui n'étaient jusqu'ici qu'en germe.

Dans le titre du livre, qui porte sur les sociétés protohistoriques du Languedoc occidental et de la Catalogne, la présence du mot «économie» éveille d'emblée le souvenir de la fameuse querelle entre «primitivistes» et «modernistes», qui, dans les dernières décennies du ^{xx}^e siècle, attisée par les positions et le prestige de Moses I. Finley, a divisé les historiens de la Grèce et de Rome. Cependant, loin d'être purement verbal, leur débat traduisait leur volonté de donner à leurs études sur l'économie antique le fondement théorique qui leur manquait et de construire une véritable science des économies de l'Antiquité. S'agissant des sociétés protohistoriques, l'auteur constate un manque analogue, mais il dépasse l'affrontement en se plaçant d'emblée sur le terrain de l'archéologie. De toute évidence en effet, en Protohistoire, la première source de documents est bien l'archéologie, les données textuelles et épigraphiques n'intervenant qu'à la marge. Mais encore faut-il montrer que l'information que l'archéologue tire de ses fouilles - ou des fouilles d'autrui - est bien utilisable dans la perspective d'études économiques. Alexis Gorgues fait cette démonstration avec la constance, l'application et la conviction qui l'habitent.

Selon lui, le fonctionnement économique des sociétés qu'il étudie est fondé sur l'Unité Domestique, qui produit en fonction de ses besoins, et parfois des besoins de la communauté environnante, et dont la cohésion dépend de la satisfaction des besoins de chacun : d'où l'échange à l'intérieur de ces communautés, sans qu'elles aient un indispensable besoin de produits d'origine extérieure, ces derniers pouvant leur parvenir de surcroît, mais sans qu'il y ait de leur part volonté de participer à une économie de marché. Pas de recherche de profit : *ne quid nimis* pourrait être le maître mot de cette économie. «L'activité économi-

que d'un site, conclut Alexis Gorgues, est avant tout la somme des activités des Unités Domestiques qui le constituent», activités qui sont elles-mêmes diverses.

Les informations dont le protohistorien a besoin sont donc fournies par l'archéologie. Elles concernent les structures de production d'abord (ateliers, magasins de stockage, etc.), ensuite les produits eux-mêmes (céramique principalement, métal, etc.) ; il faut identifier les unes et les autres et en apprécier l'importance. Dans les deux domaines, le «dénombrement» cher à Descartes - que les archéologues appellent comptage ou quantification - est l'outil essentiel. Bien appliqué et bien manipulé, il sera efficace.

Mettant cette méthode en pratique et l'appliquant aux sites choisis, l'auteur définit trois sphères d'activité - domestique, artisanale, manufacturière - de complexité croissante, la dernière se développant toujours dans un contexte perturbé par l'influence (contacts, pénétration) de groupes allogènes (Grecs d'abord, puis, aux ^{II}^e et ^I^{er} siècles avant J.-C., Italiens principalement). Par ailleurs, mesurant l'évolution et la combinaison de ces trois sphères ainsi que leur importance respective, il est conduit à distinguer, du ^{III}^e à la fin du ^I^{er} siècle avant notre ère, trois périodes, présentant chacune des traits spécifiques, qui traduisent les changements subis par les économies indigènes de ces régions, principalement sous la pression croissante de la présence romaine. On objectera que c'est là enfoncer des portes ouvertes. Peut-être, mais Alexis Gorgues le fait en s'appuyant sur des données qu'il veut aussi objectives que possible.

Mes propres recherches portant sur la production des métaux, je me suis plus particulièrement arrêté, au cours de ma lecture, sur la place que tenait cette activité au cours des diverses périodes, une activité dont la spécificité devrait peut-être permettre de mieux tester la position de l'auteur sur la prégnance de la sphère domestique dans l'économie de production protohistorique, bien que, dans l'ensemble, cette activité ne semble pas avoir été très développée dans le domaine indigène considéré, ne serait-ce que parce que ces régions sont plutôt pauvres en gisements métallifères. L'auteur est cependant convaincant lorsqu'il rattache la forge de l'îlot 1 de Pech-Maho à l'unité domestique qui l'abrite, de même que l'artisan qui la fait fonctionner, tout cela répondant aux

nécessités du groupe et de la communauté. Mais d'où vient le métal? Quelle est la diffusion des outils produits? Seules des analyses de traçabilité pourront permettre d'esquisser une réponse. L'autre site sidérurgique, Les Guardies, a pu avoir une plus grande importance, dans la mesure où il semble qu'ait été pratiquée sur place la totalité des opérations, de l'extraction du minerai à la fabrication d'objets, mais l'information est déficiente (fouille de sauvetage sur tracé d'autoroute) et permet difficilement de juger de la place de cette activité dans la sphère domestique. L'interprétation du site de Tivissa comme «site de reconversion de métaux précieux», producteur de biens exceptionnels (bijoux, vaisselle) dans le cadre communautaire, est tout à fait admissible, mais, dans cette hypothèse, l'utilisation des gisements de galène du Priorato, quoique tout proches, est peu probable en raison de leur très faible teneur en argent.

La deuxième période (II^e siècle avant J.-C.) est dominée, au sud des Pyrénées, par le développement des monnayages indigènes en argent, sans doute *l'argentum Oscense* de Tite-Live. Mais ici aussi se posent le problème de la provenance du métal et, par voie de conséquence, celui de la portée du phénomène. Il est exclu que les rares gisements métallifères des Pyrénées et de la région aient pu produire l'argent nécessaire. Les cités indigènes n'ont pu se le procurer que par des échanges, qui dépassent le cadre de l'unité domestique aussi bien que de la communauté.

Ce n'est que dans la troisième période (I^{er} siècle) que l'on constate l'apparition d'une forme de production totalement nouvelle: c'est celle qu'affecte la sidérurgie de la Montagne Noire, dont le caractère organisé en vue d'une production excédentaire et orientée vers le profit est évident (Les Martys). Mais nous ne sommes plus ici dans le cadre domestique et communautaire considéré jusqu'à maintenant. Tout cela est purement romain.

On constate ainsi que la production des métaux n'a pas joué un rôle de premier plan dans l'activité productrice des sociétés protohistoriques de l'aire embrassée par Alexis Gorgues. En effet, l'essentiel de cette activité est ailleurs, elle concerne les diverses modalités de production et d'échange des produits de l'agriculture et de l'élevage, ainsi que de la céramique sous tous ses aspects. Dans ces domaines bien documentés, les analyses d'Alexis Gorgues se déploient avec une grande virtuosité et, au passage, surprendront sans doute les lecteurs par l'originalité de ses propos, par exemple lorsqu'il saute des casques trouvés dans les puits de Vieille-Toulouse aux cavaliers de la *turma Salluitana* (bronze d'Ascoli) ou des inscriptions peintes sur amphores de

Vieille-Toulouse aux pratiques culinaires qui finissent par couvrir au I^{er} siècle l'aire considérée et lui donnent son unité, symbolisant ainsi sa conquête économique et culturelle par Rome.

En refermant ce livre, l'archéologue du monde romain que je suis s'interroge: appliquée aux sociétés protohistoriques, la méthode Gorgues paraît pertinente, mais elle concerne exclusivement des groupes humains d'extension réduite, dont on peut délimiter le territoire et identifier la quasi-totalité des unités de production, période par période. Il n'en va pas de même avec les vastes États de l'époque classique, en particulier l'Empire romain, composé d'un nombre considérable d'agglomérations d'importance et d'activité diverses (capitales de province, complexes manufacturiers voire industriels, nœuds routiers et commerciaux, ports, etc.) dont les productions et les échanges constituent l'ensemble de l'économie impériale. Quoi de commun entre la Pech-Maho du III^e siècle avant J.-C et l'empire Romain au I^{er} siècle de notre ère? Sans doute l'exemple des Martys, tel qu'il est traité par Alexis Gorgues, semble-t-il plaider en faveur d'un transfert possible du modèle protohistorique au monde romain. Certes, mais dans ce cas précis, il s'agit d'un centre bien localisé, dont l'extension est connue et plusieurs structures bien caractérisées, dont la production a été évaluée avec une relative précision et dont les semi-produits (barres de fer) destinés au commerce commencent à être identifiés dans l'ouest méditerranéen. Il est déjà plus ardu d'appliquer le modèle à la production et au commerce d'un produit alimentaire comme l'huile de Bétique (malgré l'existence et la fouille du Testaccio, et en dépit de l'identification des centres de production d'amphores dans la vallée du Bétis). Ponctuellement, on dispose d'informations précises sur les masses de lingots de plomb ou de cuivre exportés par bateau de Bétique à travers la Méditerranée, mais elles sont discontinues (découverte de quelques épaves) et, comme l'écrivait naguère Jean Andreau, ne peuvent tout au plus indiquer que des tendances. Où sont les statistiques minières de ces époques? En accumulant les dénombrements, pourra-t-on un jour en tirer les lois qui régissaient les économies antiques? J'en doute fort, mais ce n'était pas le problème d'Alexis Gorgues. Il s'intéressait à des sociétés et à des économies toutes différentes, et il a su nous y intéresser nous-mêmes, avec talent.

CLAUDE DOMERGUE
Professeur émérite d'archéologie
Université de Toulouse-Le Mirail
(Laboratoire TRACES, UMR 5608 CNRS)

REMERCIEMENTS ET AVERTISSEMENTS IMPORTANTS

On me pardonnera de regrouper, sous ce titre un peu curieux, un certain nombre de considérations apparemment très diverses. Ce sont en fait les «fondations» sur lesquelles j'ai bâti ma recherche. Comme tout chercheur, je suis le produit d'une formation et le membre d'une communauté de collègues que je fréquente quotidiennement. L'une comme l'autre ont eu une profonde influence sur ma pratique scientifique actuelle, et je ne saurais assumer celle-ci sans rendre compte de la trajectoire qui a abouti à sa mise en forme. D'autre part, le lecteur se rendra vite compte que ce travail n'est pas qu'un travail de synthèse: il s'appuie également sur un certain nombre de données inédites, souvent obtenues dans le cadre de projets collectifs. Il m'a semblé utile de l'informer sur les conditions dans lesquelles les observations présentées ici furent menées.

Ce travail de recherche doit beaucoup à beaucoup de gens, comme c'est souvent le cas pour des travaux de longue haleine. Celui-ci, en l'occurrence, s'est étendu sur plusieurs années. Bien évidemment, il doit surtout à ceux qui m'ont permis de me construire en tant que chercheur, à commencer par le «premier cercle», celui de la famille. Merci donc à mes parents, à qui est dédié cet ouvrage, et à travers eux à toute ma famille, assemblée depuis les coins les plus divers et les plus reculés de la Méditerranée occidentale. Un remerciement tout spécial, et malheureusement posthume, ira à mon oncle Francisco Flechas, enseignant en linguistique à l'Université de Popayán, en Colombie, largement responsable d'un certain nombre des choix assumés ici.

Merci aussi à ceux à qui je dois ma formation, que ce soit celle de terrain comme celle plus théorique: M. Passelac, P. Moret, Cl. Domergue et R. Sablayrolles. Merci à tous de m'avoir supporté.

Ce travail, et plus largement mon activité de chercheur, a en outre bénéficié de l'aide et de l'appui réguliers d'un certain nombre de collaborateurs, qui se trouvent être aussi mes amis et qui m'ont accompagné dans de nombreux projets de terrain: merci à D. Pérez Gil, à F. Galtier, à V. Cousi et à J. Robert. Plus

récemment, ils ont été rejoints par des jeunes archéologues, anciennement mes étudiants à l'université de Toulouse, envers lesquels j'ai déjà contracté une lourde dette: merci, et bonne chance, à A. Bertaud, P. Dejarnac, Cl. Pérez et S. Adroit.

Mes remerciements vont aussi à ceux qui au cours de nombreuses années, par leurs conseils et leurs remarques, m'ont aidé à bâtir le travail présenté ici: J.-M. Fabre, Chr. Rico, M.-P. Coustures, P.-Y. Milcent, E. Gailledrat, A. Colin et C. Bréniquet. Merci aux collègues espagnols qui m'ont laissé approcher leurs collections ou ont partagé avec moi expériences de terrain ou analyses de matériel: C. Belarte, J. Principal, A. Adroher Auroux, V. Revilla Calvo. Merci aussi à J. García Rosselló, I. Garcès, P. Castanyer, X. Aquilué, F. Tarrats, N. Molist, X. Payá, A. Ros et J. Sanmartí, pour le bon accueil qu'ils m'ont réservé au cours d'un séjour d'étude à Barcelone. Merci encore à E. Ugaglia, Cl. Jacquet et V. Geneviève du Musée de Saint-Raymond, pour l'accueil aimable qu'ils m'ont fait et pour avoir rendu possible le développement sur Toulouse et *Itirke*. Merci enfin à mes partenaires dans le cadre de projets de terrain aragonais, et de tout ce qui va avec, et autour: F. Marco Simón et J. A. Benavente.

Cette étude n'aurait pu être menée à bien si je n'avais pas bénéficié du soutien continu de la Casa de Velázquez, de Madrid, d'abord dans le cadre d'une bourse d'étude (en 2000, à Barcelone), ensuite en tant que membre (entre 2003 et 2005), enfin, en tant que chercheur puisque cette institution appuie également les fouilles que je conduis, en compagnie de J.A. Benavente Serrano, à Foz-Calanda (Teruel). Merci donc à G. Chastagnaret, directeur de cette institution lorsque j'en fus membre, à J.-P. Étienvre, l'actuel directeur, et aux directeurs des études pour l'Antiquité et le Moyen Âge qui m'ont successivement apporté leur soutien: P. Cressier, P. Moret et D. Baloup. Au travers eux, c'est toute cette institution et tous ceux qui participent à son fonctionnement que je souhaite remercier.

Mon travail a de plus énormément bénéficié des importantes remarques de trois chercheurs: J. De Hoz, P. Arcelin et M. Bats. Ils m'ont aidé à clarifier cer-

tains points, et à en reconsidérer certains autres. Merci donc à eux. J'espère avoir l'occasion de continuer les débats auxquels ont donné lieu la première présentation des idées émises ici. Il était passionnant, et n'a sans doute pas encore donné tout son potentiel. J'ai de plus une dette particulière envers C. Sanchez, A. Bresson et C. Pébarthe, qui tous m'ont aidé à préciser certains aspects de mon travail.

La publication de ce travail doit beaucoup à l'énergie de deux personnes: M.P. García-Bellido, qui m'a informé de la possibilité de proposer mon manuscrit aux *Anejos de l'Archivo Español de Arqueología*, et M. Navarro, responsable du projet «Guerrespagne» auquel elle m'a fait l'honneur de m'associer. Ce projet a été suscité par l'Agence Nationale de la Recherche. Son soutien a été autant indispensable au développement de mon activité de recherche qu'à la publication de ce livre.

Merci enfin à tous ceux sans qui ces années n'auraient pas été ce qu'elles ont été: D. Fabre, C. Ruiz-Darasse, C. Hallavant, J. Massendari, D. Dessein. Et, surtout, Valérie.

L'angle d'approche des économies protohistoriques proposé ici nous obligera à avoir recours à des sources de plusieurs types. Un certain nombre d'entre elles sont publiées, d'autres sont inédites et résultent du travail de l'auteur, parfois en collaboration avec d'autres chercheurs. Elles concernent principalement les sites suivants :

- Pech-Maho (Sigeon, Aude), où, dans le cadre du PCR dirigé par E. Gailledrat (CNRS, Lattes), nous avons participé, avec J. Principal et F. Granier, à l'étude du mobilier céramique de l'îlot 1, issu des fouilles dirigées par Y. Solier (CNRS).

- Veille-Toulouse et Toulouse où, d'abord dans le cadre d'un travail de thèse, puis dans le cadre de l'ACR coordonnée par M. Vidal (DRAC Midi-Pyrénées) et M. Vaginay (SRA Midi-Pyrénées), nous avons mené des études de lots de vaisselle céramique. Nous les remercions de l'accès qu'ils nous ont laissé à ce matériel; merci aussi à Bernard Marty de son aide dans les dépôts de fouilles du Toulousain. Ces dernières années, M. Bats nous a rejoint dans ces études, et est par la même occasion revenu à un thème d'étude qui lui fut cher.

- Les Martyrs (Aude) où dans le cadre d'un travail de maîtrise dirigé par R. Sablayrolles (Université de Toulouse-le Mirail) nous avons pu étudier le mobilier issu des fouilles dirigées par Cl. Domergue (Université de Toulouse-le Mirail).

- Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel) (et plus largement les sites du Matarranya), où dans le cadre

des recherches dirigées par P. Moret (Casa de Velázquez) et J. A. Benavente (Taller de Arqueología de Alcañiz), nous avons procédé à l'étude du mobilier céramique.

- Alcañiz et Foz-Calanda (Teruel), où dans le cadre de programmes collectifs de terrain sous la direction de P. Moret, J. A. Benavente et F. Marco (U. de Zaragoza) dans le premier cas et en collaboration avec les deux premiers dans le second, nous avons pu mener des recherches aux problématiques inscrites dans le même cadre que celles présentées dans ce travail.

Les délais liés à la réalisation de ce livre font que l'état de la recherche concernant ces sites est celui de 2005. Bien évidemment, la connaissance que nous en avons a évolué depuis, même si les éléments livrés ici restent pour l'essentiel valables.

Plus ponctuellement, nous avons eu accès au mobilier de la fouille de la Ganguise (Aude), dirigée par J.-M. Fabre (CNRS, Toulouse) et surtout, au mobilier lié aux pratiques commerciales de Toulouse et Vieille-Toulouse, stocké le plus souvent dans les réserves du Musée de Saint-Raymond.

Ce large accès aux données de terrain nous a permis de déployer un cadre méthodologique précis, lié à nos recherches, dans des contextes diversifiés et dans la totalité de notre zone d'étude. L'utilité de cette démarche fut double: d'une part elle permit de multiplier les observations là où elles faisaient défaut, d'autre part elles ont constitué –et continuent à constituer– un «banc d'essai» non seulement pour les hypothèses, mais aussi pour les méthodes proposées dans les pages qui suivent.

Enfin, quelques conventions et abréviations demandent à être justifiées d'emblée.

Toute illustration ne présentant pas de crédit a été élaborée par l'auteur.

En ce qui concerne la présentation des ensembles céramiques, j'ai suivi dans la mesure du possible les normes établies dans le *Lattara 6* pour la désignation des formes céramiques. Les abréviations employées renvoient donc à celles de cet ouvrage. Elles permettent en effet une présentation synthétique et normalisée des données concernant le mobilier céramique, tout en gardant une certaine fluidité au discours.

Lorsque nous avons utilisé des textes anciens, nous nous en sommes tenus, sauf mention contraire, à la version qu'en donnent les éditions critiques de la Collection des Universités de France (CUF), ou à défaut celles de la Loeb Classical Library. Les traductions françaises figurant dans le texte sont celles de la Collection des Universités de France.